

# Deux théologiens sermonnent le crime

**TRUFO  
▲ MISTO**

JORGE-LUIS BORGES, amateur fin et érudit de la « chose » policière avait un jour observé : « Chesterton dit qu'on n'a jamais écrit d'histoires policières supérieures à celles de Poe, mais Chesterton — je trouve — est supérieur à Poe ».

Un tantinet provocatrice, et somme toute pertinente, cette remarque fut consignée dans un article écrit en 1978 et paru sous le titre de *Le conte policier*. En guise de justification à son propos, Borges soulignait son attachement aux fictions qui empruntent les voies du fantastique plutôt que celles qui suivent, sans jamais se dérober, les voies disciplinées de la logique.

Dans son article, maître Borges souligne, non sans avoir confié au préalable que Poe a composé « des histoires de raisonnement, comme les cinq histoires policières », que « Chesterton a fait quelques chose de différent, il a écrit des histoires qui sont, en même temps, des histoires fantastiques et qui, à la fin, ont une solution policière ».

Il en est notamment ainsi dans *Le livre maudit*, première d'une série de huit nouvelles éditées récemment par 10/18 dans la série *Grands détectives* sous le titre de *Le scandale du Père Brown*. Ce livre maudit, lorsqu'en l'ouvre, a la belle singularité de ranger dans la catégorie des « disparus » le curieux qui ne peut s'empêcher de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Autrement dit, ce livre animé d'un caractère agressif, mais tout en pudeur, « punit » le péché de curiosité pour ne pas dire de luxure.

Bon, d'accord. Il y a un « true ». Il y a un subterfuge. Mais on ne vendra pas la mèche. Remarquez que la mèche est tout à fait secondaire. Ce qu'il y a d'important, c'est le péché. Ce qui est important, c'est que Brown est un curé. Et qui s'y connaît mieux en matière de péchés qu'un bon curé doublé par-dessus le marché de qualités qu'un détective normalement formé envierait ?

Sur la question, ce merveilleux écrivain qu'était Gilbert Keith Chesterton, né en 1874 à Londres et décédé au même endroit en 1936, en connaît un rayon. Pourquoi, demanderez-vous ? Mais Sainte Vierge, savez-vous que Chesterton est un converti. Un de ceux qui embrasse un jour telle religion pour embrasser une autre.

Pour nous, les athées et les matérialistes, les affreux « joyos » de l'approche comptable, suivre les enquêtes d'un curé c'est, il faut bien l'admettre, du pain bénit. Comme le signalait un jour le sympathique Léo Malet, alter ego de Nestor Burma, « pour le soufre, rien de tel que les écrivains cathos ».

Dans le cas de Chesterton, il est important de souligner que lorsqu'il dessina le profil psychologique du



PHOTO CHÈNE

Gilbert Keith Chesterton

Père Brown il fit une copie carbonne du Père O'Connor. Un curé de campagne que Chesterton rencontra pour la première fois en 1904 et qui devait le convertir à la religion catholique quelques années plus tard.

Alors, comment il fonctionne le Père Brown ? Il ne cherche ni les empreintes ni les compositions chimiques. Il s'appuie sur sa science métaphysique. Tenez, dans la nouvelle intitulée *L'homme éclair*, Brown s'exclame : « Dès que j'ai eu mis le pied dans cette buvette ou ce bar désert, j'ai senti que c'était ce vide qui était suspect ». Le VIDÉ accédant au rang de suspect, il faut admettre que c'est splendide. C'est tout Chesterton.

Avec Chesterton, Harry Kemelman a un énorme point commun. Son détective en effet est un religieux. Il est rabbin. Il s'appelle David Small. Il a beaucoup d'humour. Il est plein d'humanité. Il est passionnant. La plus récente des enquêtes qu'il a menées à terme, et que 10/18 publie dans la même série que celles du Père Brown, soit *Grands détectives*, s'intitule *Samedi le rabbin se met à table*.

Voilà, le soir du Kippour, Isaac Hirsh, un mathématicien de la communauté juive de *Barnard's Crossing*, est retrouvé mort dans son automobile. Malgré l'opposition de certains membres de cette communauté, Isaac est enterré dans le cimetière juif de *Barnard's Crossing*. Pour une histoire de place au cimeti

rière, Small découvre que Hirsh a en fait été assassiné. Avec l'aide de son ami l'inspecteur Hanigan, il va découvrir ce qu'il fallait découvrir.

Alors, comment il fonctionne le rabbin Small ? En appliquant certains des principes et méthodes inscrits dans le Talmud. Tenez, voici comment Hanigan s'adresse à lui à la page 190 : « Vous allez encore nous sortir un de vos raisonnements à la manière talmudique, Monsieur le Rabbin ? Comment appelez-vous cela déjà ? Un pil... ». Réponse du Rabbin : « Un pilpil. Pourquoi pas, si cela peut nous aider à découvrir la vérité ».

Et maintenant, voici la meilleure. Voici la grande différence entre Brown et Small. C'est le rabbin qui parle : « Contrairement à ce qui se passe chez vous autres chrétiens, l'éthique a le pas sur la foi, ce qui nous empêche de nous sentir coupables ».

C'est tout Kemelman. C'est à lire, ne serait-ce que pour apprécier la maîtrise avec laquelle cet écrivain américain, dont l'éditeur, hélas, ne nous dit pas grand chose, nous entraîne dans une histoire toute aussi passionnante que son personnage central.

Le scandale du père Brown, Chesterton, collection 10/18, éditions Christian Bourgois, 1990.  
*Samedi le rabbin se met à table*, Harry Kemelman, collection 10/18, éditions Christian Bourgois, 1990.

**Yves NAVARRE**

▲ *La vie dans l'âme*

## Carnet 5

BRAVES distributeurs de pamphlets, qui laissent leurs documentations en travers de la boîte à lettres, l'hiver s'en vient si vite, on descend le matin, la maison est glaciale, les calorifères sont brûlants, l'ordinateur des factures d'Hydro-Québec frétille de joie. On a beau mettre une pancarte, *SVP pas de circulaires, merci*, mais plus on agit, plus on en reçoit. Avec la pancarte, c'est un jeu, une provocation. Dans ma nouvelle maison, je n'ai donc rien placardé. Si j'avais eu à mettre quelque chose c'eût été une formule du genre *dans cette maison, Yves vit les plus beaux jours de sa vie*. Mais ça c'est pour après le jour du grand sommeil. Résultat, avec le froid qui épingle, atchoum, je n'aurai plus qu'à faire des coupes franches dans mes achats de cigarettes (la cigarette dans la main gauche, le stylo dans la main droite) pour payer les factures d'électricité. Les distributeurs de pamphlets devraient être intéressés aux bénéfices d'Hydro-Québec.

Et les dames d'Outremont qui ont des doubles portes d'entrée, « un sas » disent-elles fièrement, de rire dans leurs gorges profondes, les pieds calés dans leurs mules de taffetas mauve. C'est pas mon genre, les mules, quand bien même ce le fut, pour rire, quand je jouais à Édouard, voir plus loin. Une semaine Westmount, la suivante Outremont. Moi j'ai choisi le quartier des « bons garçons », le Village et ses visages. L'hiver sera plus doux à aborder si les distributeurs de pamphlets, au lieu de travailler à la sauvette, allaient jusqu'au bout de leurs gestes et faisaient tomber leurs messages bariolés à l'intérieur, pour la lecture pour minet et minou junior.

Édouard, joué par l'inquiétant et fastueux Jean-Louis Millette, fait partie des dieux de Michel Tremblay. C'est, ce soir, l'ultime représentation de *La Maison suspendue*, une pièce généreuse, plus forte que les rumeurs, puisqu'elle fit sales combles de spectrétaries et spectateurs comblés. Pourquoi la mauvaise humeur critique ? Le vif talent de Michel Tremblay ferait-il peur, lui, dont le substitut dans la pièce avoue c'est ça que j'ai trouvé : la dérisio[n] pour avoir le respect du monde ? Voici Michel Tremblay moins cinglant que dans ses pièces des 20 dernières années, et la critique boude. Alors qu'il est aussi fin que cinglant pour parler de la réconciliation, du ciel, de l'eau, d'un balcon, d'une maison, de générations qui se cognent. Beau monologue de la fin quand la mère va se baigner dans le lac. Un



jour, on reverra cette pièce avec dévotion et encore plus de bonheur. Quelle chance également d'être mis en scène par André Brassard, toujours en quête des vrais gestes et des justes regards. Édouard traverse mes rêves en pyjama rose. Je l'ai vu. J'y ai cru. La réconciliation est-elle devenue une offense au public ?

Derrière le turban de l'impératrice Grimaldi, la généreuse, le bon cœur ça se perd, j'ai entrevu Léo Ferré chanter ses plus belles chansons pendant cent cinquantes minutes « non arrêt », merci, à la phobie des jaseuses et jaseurs de l'entr'acte. Ferré, c'est un temps à venir encore. Toutes les folies de ses chansons-fleuve ont été dépassées par les outrances de cette fin de siècle et il obstine. Il gueule. Ça parle. Même et toujours de Franco et Allende, non ! il dit non ! Ça fait du bon que quelqu'un le dise ainsi avec des mots de silex et d'étoiles pour la romance : dans *avec le temps*, j'attends toujours le moment où les parents disent *ne rentre pas tard, surtout n'attrape pas froid*. On me l'a dit si souvent. Me revient alors en mémoire cette séquence de *Salo de Pasolini* où la mère, dans la cour d'une ferme, suit son fils emmené par les fascistes, pour lui donner un cache-col. On vit toujours avec ses parents, même et surtout quand ils sont morts, plus personne devant, au suivant. Le troubadour est passé. Il a donné l'alerte et crié l'amour. Il devrait y avoir pour lui un Nobel de la chanson. Il devrait aussi y avoir un Québec souverain pour que Miron reçoive son Nobel, pleinement. Lire Miron (à voix haute) et ne pas se contenter d'en parler. Salut Gaston, frère de nous tous. Le lyrisme passera.

Revenons à la salle Wilfrid-Pelletier (c'est moins près au Port Royal, au Maisonneuve et au Café de la place) et, qu'il y ait ou non le turban de l'impératrice Grimaldi, quand on a payé sa place au parterre, question de ferveur : pour un ballet, on ne voit que les bras; pour un opéra la scène est coupée en deux par le voisin de devant; pour un concert avec soliste il faut faire la Tour de

Pise. Fuyez les rangs F à V qui, en plus, sont dans le creux. On devrait condamner les architectes du lieu à assister à plusieurs spectacles d'affilée : ils deviendraient pogne. Dommage. La salle a de l'allure.

Où l'on s'amuse en créant ? A l'Espace libre, 1945 Fullum, 20h 30 jusqu'au 27 octobre. Le Nouveau Théâtre Expérimental y donne *La voix d'Orphée* de (et avec) son *deus ex machina* Jean-Pierre Ronfard. Ronfard, c'est la mythologie dans toutes ses évidences, ses impertinences et son savoir-bouger, savoir-penser, savoir-rire. Expérimental, avec lui, ne flirte pas avec laboratoire, cénacle ou bocal mais avec Gavroche ou Ubu. Voici donc une étude théâtrale sur la voix qui, pour commencer dans un didactisme de bon aloi, ah ah!, tourne court et versé dans une évocation vertigineuse (émouvante parfois) de la vie d'Orphée; quatre remarquables jeunes solistes, Louise Bouchard, François Langlois, O'Neil Langlois, Francine Poitras, chantant *a cappella*, voix dangereusement nues, sans support orchestral ou simplement musical, voix qui vont, viennent, s'éloignent, donnant à cette caserne de pompiers réhabilitée une profondeur d'enfer véritable. On en sort ragaiardi, gratifié. Rien de distingué dans cela. On a écouté le chant des muses devenir musique et les premiers mots jamais chantés, *âme, amour*. Et combien les silences diffèrent. Allez-y, comme j'y suis allé, le cœur en bandoulière.

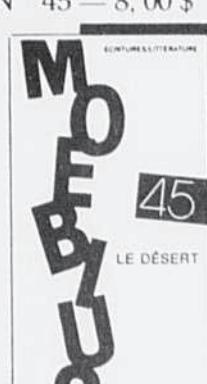
Le roman de Michael Delisle, *Drame privé*, publié aux Herbes rouges, vient de sortir à Paris qui sait aussi-découvrir, aux éditions P.O.L. (Paul Otschakovsky-Laurens, le Lindon des années 90). Ça fait rudement plaisir. C'est un texte Carré, précis, poignant, un modèle de « nouveau romanesque ». Saluons l'événement qui mérite hautement un second détours. Aux dernières nouvelles Michèle Richard fait le tour du Maroc à dos de cheval. Elle aura des bleus au retour. Titre : *Mes bleus*. Y.N.

## TRIPTYQUE

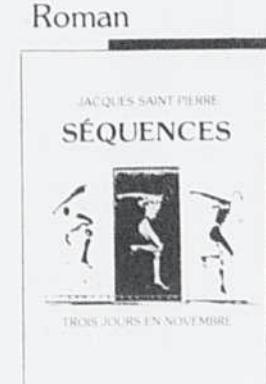
P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4

TÉL: (514) 524-5900 ou 525-5957

N° 45 — 8,00 \$



Récits



Jacques Saint-Pierre  
Séquences  
TROIS JOURS EN NOVEMBRE  
134 p. — 14,95\$

Francine Campeau  
Les Éternelles  
Fictives  
des femmes de la Bible  
116 p. — 14,95\$

En vente chez votre librairie

Hélène Boissé  
et autres  
infidélités  
Prix Gaston Gouin  
72 p. — 12,95\$

Entre la littérature et la science



Hélène Boissé  
et autres  
infidélités  
Prix Gaston Gouin  
72 p. — 12,95\$

Entre la littérature et la science

Décès  
d'Irina Odoevtseva

poétesse russe

d'avant 1917

MOSCOW (AFP) — La poétesse russe Irina Odoevtseva, qui appartenait au mouvement littéraire acméiste, très actif juste avant la révolution de 1917, vient de mourir à Leningrad, où elle s'était réinstallée

récemment après 65 années passées en exil, a indiqué jeudi l'agence TASS.

Irina Odoevtseva était âgée de 89 ans. Elle était très proche pendant sa jeunesse de grands noms de la littérature russe comme Nikolai Gouïev, Ossip Mandelstam, Anna Akhmatova ou Marina Tsvetaeva.

Ses premiers poèmes avaient été publiés en 1922. Elle émigra en France avec son mari la même année.

Elle revint à Leningrad en 1987 où elle rédigea ses mémoires.

**EPILEPSIE**  
Participez avec nous dès maintenant

Communiquez avec votre association locale

**Collection Brèches NOUVEAUTÉS**

|  |  |  |
|--|--|--|
| <b>MIRCEA ELIADE, LE JOUR ET LA NUIT</b><br><small>Entre la littérature et la science</small><br>Mircea Eliade<br>Collection Brèches<br>376 pages<br>29,50\$<br><small>Brèches</small> | <b>RICHARD GERVAIS, DIALECTIQUE ET TOTALITARISME</b><br><small>Entre la littérature et la science</small><br>Richard Gervais<br>Collection Brèches<br>232 pages<br>22,50\$<br><small>Brèches</small> | <b>Dialectique et totalitarisme</b><br><small>Richard Gervais Collection Brèches</small><br>232 pages<br>22,50\$<br><small>Brèches</small> |
|--|--|--|

Voici un ouvrage qui propose une synthèse de l'œuvre scientifique et littéraire de Mircea Eliade.

Editions Hurtubise HMH 7360, boulevard Newman, LaSalle (Québec) Tél.: (514) 364-0323

En vente chez votre librairie



**hurtubise hmh**



Le deuil d'une princesse  
récits et propos

128 pages

**PAUL TOUPIN**  
**LE DEUIL D'UNE PRINCESSE**  
récits et propos  
DES TEXTES QUI ONT TRAVERSÉ LE TEMPS AVEC BONHEUR  
Éditions Pierre Tisseyre

14,95\$

